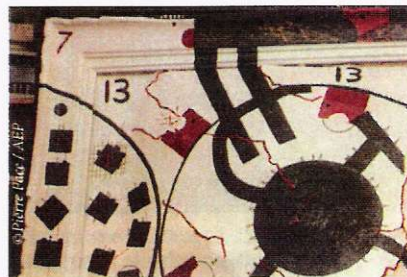


Concepts métaphysiques, Ghass Rouzkhosh tient un discours des plus existentiels. D'un côté, sa gestuelle est vive, ample, ses mains tremblent (treize cafés par jour à la brasserie du coin où tout le monde le connaît, sont son unique distraction), les ongles sont nerveusement rongés. D'un autre, l'attitude est avenante, le sourire manifeste et le regard imperturbable, fixé sur son interlocuteur. Illuminé, exubérant, torturé, chaleureux ? En somme, un artiste passionné. « *Il faut être amoureux de l'art pour rester enfermé dans un atelier 15 à 20 heures par jour* ». Le personnage, à l'instar de ses œuvres, ne saurait laisser indifférent. D'ailleurs Ghass Rouzkhosh s'adresse aussi aux non-voyants : « *Depuis la période du 11 septembre 2001, je travaille sur des tableaux en relief* ». Pas commun. « *Certaines personnes disent : Oh il a mis une tâche ! Parfois une insulte peut être une preuve de reconnaissance. Je conçois que l'art abstrait soit très difficile à comprendre mais c'est un moyen pour moi de secouer la nature, de leur rappeler que devant la nature, nous ne sommes rien* ».

Aujourd'hui, ses toiles s'échangent pour des dizaines de milliers d'euros à Dubaï, en Angleterre, aux États-Unis entre autres. Des lauriers qui se sont fait désirer : « *J'ai commencé à vivre de mon art à partir d'août 1998 mais durant dix ans, personne ne voulait m'exposer, mon œuvre n'était pas commerciale. J'ai entendu des mots blessants, on m'a lancé mon book à la*

figure ». Depuis, parmi les visiteurs de ses galeries, il accueille Constance Morella, ambassadrice des États-Unis à l'OCDE, son ami Yannick Noah avec lequel il a travaillé pour Les Enfants de la Terre, John Mc Enroe, Muriel Robin ou encore Mohamed Dia. « *Maintenant, les collectionneurs et les directeurs de galeries achètent mes œuvres comme s'ils investissaient dans du patrimoine* ». L'amorce de la reconnaissance ? Il la doit à Raymonde Cazenave, directrice



de galeries parisiennes durant 60 ans. Rencontrée au hasard d'une exposition, elle a repéré son travail : « *Vous irez très loin, vous avez 20 ans d'avance sur la société* », lui dit-elle. Semi-prophétique, le succès n'attendra qu'une décennie.

Dernière en date, l'exposition sur le chiffre treize qui s'est déroulée en juin au Salon Elysées Biarritz : « *Ce n'est pas un chiffre qui porte malheur. En réalité, quand le corps a une tension de treize, il fonctionne parfaitement. La société a largement dépassé ce chiffre, j'aimerais qu'elle réduise son*

hypertension ». Qu'on saisisse son message ou non, il conclut : « *Si j'arrive à le faire comprendre à une seule personne, alors j'aurai réussi* ». ■

Caroline Arnaud

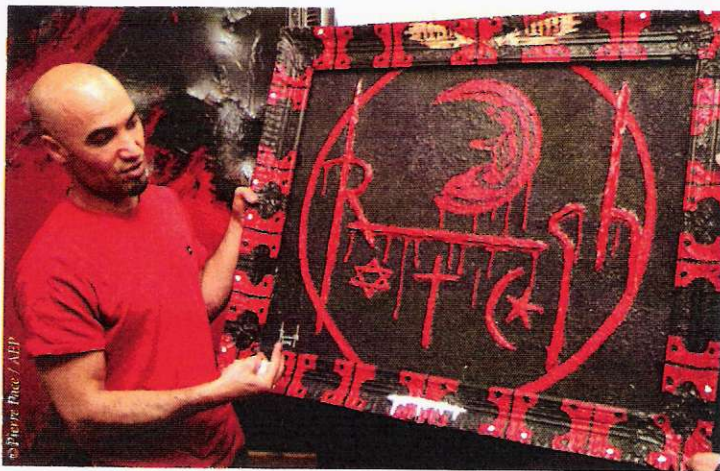
Blessures d'artiste...

Spectateur du renversement du Shah, Saddam Hussein s'inquiète de la montée en puissance de Khomeini. Prétextant un différend frontalier, il lance l'Irak dans une guerre contre l'Iran le 22 septembre 1980. Une triste initiative motivée par la sécurité de la région de Bassorah. Saddam Hussein entend élargir la frontière sur la rive Est du Chatt-el-Arab, récupérer les trois îles du détroit d'Ormuz pour imposer la puissance irakienne sur cette région. De son côté, l'Occident peine à prendre partie. États-Unis, France et Russie se contentent d'abord de laisser le conflit s'enliser, espérant de l'Irak qu'elle amène la laïcité sur le Golfe Persique. Puis les trois grands finissent par se ranger du côté irakien. S'écoulent alors dix années de guerre alternant cessez-le-feu et contre-attaques, mêlant tortures et massacres de civils. L'armée irakienne aura fait usage d'armes chimiques à la fois contre l'armée iranienne mais aussi contre ses populations. À l'issue d'une décennie de conflit, on compte près d'un million de morts côté iranien, contre 250 000 côté irakien, sans que l'on sache encore qui a véritablement gagné ou perdu.

Rouzkhosh tisse sa toile

À huit ans, il vendait son premier tableau pour un euro, 25 ans plus tard, il en a écoulé plusieurs centaines pour des montants allant de 10 000 à 100 000 euros. Un travail à dominante rouge, noir et blanc, témoin d'un riche passé pour ce créateur persan nouvelle génération qui a choisi Paris comme terre d'asile.

Tombé dans la marmite de peinture quand il était petit, Ghass Rouzkhosh se souvient : « Très jeune, j'étais déjà doué pour l'art, j'ai vendu ma première toile à 8 ans pour un euro, à l'époque c'était énorme. À l'école, je dessinais pour tout le monde et je gagnais bien ma vie. J'avais même des commandes pour reproduire une photo de Bruce Lee ». À l'époque, la griffe Rouzkhosh n'a guère à voir avec celle qui fera son succès 25 ans plus tard, pas encore violente et pas encore meurtrière. Né en 1944 en Iran, Ghass Rouzkhosh n'a que cinq ans quand la révolution iranienne éclate : « Jusqu'en 1979, le pays était très ouvert sur l'Occident, l'état d'esprit était apaisant. Mais avec



© Pierre Rice/ALP

De la révolution iranienne...

Ghass Rouzkhosh marque son œuvre de ses souvenirs d'Iran, une mémoire de fin de siècle des plus sombres, il résume : "Quand son cerveau dérive, l'homme est capable de tout, il devient encore plus violent qu'un animal, d'autant plus que l'animal, lui au moins, reste innocent". Du régime musclé du Shah Mohammad Pahlavi à son renversement jusqu'au conflit armé contre Saddam Hussein, l'Iran a essuyé des décennies sanglantes. Arrivé au trône d'Iran en 1941, le Shah Mohammad Reza Pahlavi conduisait une monarchie constitutionnelle à forte sympathie occidentale. À travers sa révolution blanche, il avait accordé le droit de vote aux femmes et réformé le système agraire iranien. Il s'attire ainsi les foudres du clergé et des propriétaires iraniens, muselés par la censure musclée de la Savak, une police politique aux méthodes radicales. Complicité avec les Etats-Unis, poids de l'Islam minoré, la révolution sommeille et le Shah fuit l'Iran en 1953. La CIA le replace à la tête du pays tandis que le leader de l'opposition religieuse, Ayatollah Khomeini est arrêté et exilé en 1964. La population se joint peu à peu aux détracteurs du Shah. Celui-ci perd le contrôle sur son sol et ses appuis diplomatiques. Durant l'été 1978, le Shah termine de se mettre à dos ses contemporains avec des mesures d'austérité économiques prises pour enrayer l'inflation et la loi martiale qui bannit toutes les manifestations.

Le 8 septembre, dit le vendredi noir, Le Shah dissipe un vaste cortège de manifestants à coups de tanks, hélicoptères et autres armes automatiques. L'Iran explose en grève générale. Le 16 janvier 1979, le Shah fuit et Khomeini revient en Iran pour prendre le pouvoir. L'armée choisit de ne pas intervenir. Fort d'un référendum à 98 % pour une république théocratique islamique, Khomeini signe l'effondrement de l'empire iranien.

la famille aristocratique, a quitté son cadre opulent pour rejoindre son père, lui-même fils d'architecte : « Tous les deux m'ont enseigné que la vraie richesse était la pensée ».

Entre deux émeutes, le jeune Ghass Rouzkhosh se rend aux Beaux-Arts de Shiraz dès 1984. Son pinceau parle alors pour lui : « Mon style ne convenait pas avec l'état d'esprit. J'avais dessiné un soldat qui

la révolution, l'ambiance, l'État et les idées ont radicalement changé, tout s'était tourné vers la violence et la montée en puissance de l'intolérance ». Une rupture nette avec l'éducation que lui avaient enseignée ses parents. Sa mère, issue d'une grande

empalait des hommes et j'ai eu des avertissements pour cesser de peindre comme ça ». Atrvash, l'un de ses professeurs, l'encourage dans cette voie atypique. De toute façon, « je n'étais pas suffisamment patient pour faire des paysages ou travailler sur des modèles. Pour moi, les maîtres s'appelaient Dali ou Picasso ». Certes comme mentors des natures mortes, c'est limité. « Pour transmettre mes pensées, j'ai décidé de peindre ce qui n'existe pas, ce qui n'a pas d'identité ». Et ces pensées lui viennent de huit années de guerre Iran-Irak dont deux sur le front, il les résume avec « 60 000 morts, des bombardements, des enfants violés et enterrés vivants, des chars brûlés. Normalement à 18 ans, on s'éclate autrement ». Son malaise s'exprimera donc dans une peinture à trois couleurs dès 1991. Le noir, pour traduire les arbres calcinés, le rouge pour le sang et le blanc pour la paix et l'innocence. Il travaille sans châssis, à même le cadre pour l'exploiter dans le prolongement de sa toile. Parfois rongé, coupé ou mordu, le cadre fait partie intégrante de l'œuvre. Il s'explique : « Quand l'homme vit dans l'ignorance, il sombre dans la dérive, il dépasse les limites du raisonnable, c'est pour cela que je déborde sur le cadre ».

Entreprendre

Entreprendre

Mensuel N° 203
Juillet/Août 2006

Foot
Un Mondial très business
page 16

Economie
Ségolène bluffe-t-elle ?
page 3

Permis à points
un désastre économique :
140 000 Français empêchés de rouler et donc de travailler !
page 28

Immobilier
les avantages du loueur en meublé
page 86

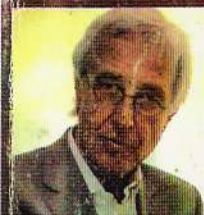
Commerce
Le fédérateur des bistrots
page 32

Gonzague Saint Bris
Le business du Da Vinci Code
page 34

Réussir en guerrier!

La nouvelle manière de faire des affaires
page 10

Eric Favre,
président
des 3 Chênes



Michel Hébert
Pdg Jump France Omnicom
«Dorénavant les mentalités feront la différence»
page 24

Patronat
A quoi sert la CGPME ?
page 22

Bourse
Euronext, passe à l'ouest
page 98

